



Chemin Faisant

Association « Les Amis de Saint Jacques de Compostelle en Alpilles »

Membre de la F.F.A.C.C.

Enregistrée sous le n°W131001213 S/P d'Aix .Loi de 1901.

Maison de la Vie Associative—55 Rue Ampère—13300 SALON DE PROVENCE

Tél: 06.89.90.60.21

Courriel: stjacquesalpilles@yahoo.fr - site : www.stjacquesalpilles.fr

Bulletin gratuit n° 56 - septembre 2020

"Parle si tu as des mots plus forts que le silence sinon garde le silence"

Euripide



LE MOT DE LA PRESIDENTE

Comme pour le monde scolaire et étudiant le mois de septembre est, pour le monde associatif, synonyme de rentrée. Petite rentrée certes, mais rentrée tout de même. Après la fantaisie autorisée des vacances, ce retour vers une activité routinière qui structure notre vie, est toujours rassurant même s'il véhicule aussi une part d'inconnu. Loin d'être angoissante, elle apporte un petit plus d'adrénaline à l'effet bénéfique. Mais ça, c'était au temps d'avant, au temps où l'homo sapiens gouvernait le monde. Malheureusement aujourd'hui il a perdu la main et la machine s'est grippée. Elle s'est arrêtée en mars. Après deux longs mois de repos, elle semblait repartir mais la forme n'y est plus, elle hoquette, s'arrête, repart un peu, puis, à nouveau s'immobilise. En fait, elle divague car elle ne sait où aller. Certes, il y a des circonstances atténuantes. Quand on marche en terre inconnue il est normal d'hésiter ; tant de choses et son contraire ont été dites qu'il devient très difficile de se projeter. Tous les événements prévus ont été annulés les uns après les autres tel des dominos qui s'écroulent en cascades. Pas de rencontres entre associations, pas de sortie sac à dos ni de café jacquaire, pas de weekend sur la voie Domitia, pas de départ pour le camino Inglés et un seul départ pour Compostelle avec arrêt définitif aux pieds des Pyrénées. Quant aux événements encore programmés, bien malin qui pourrait dire s'ils auront lieu. Premier week-end de septembre, le forum des associations doit donner le départ. Il est, par fidélité à notre amie Michou qui l'avait institué, suivi d'une sortie urbaine. Il faudra alors attendre octobre pour reprendre les sorties sac à dos habituelles et assister au premier café jacquaire. En novembre Adeline Rucquoi, grande dame érudite du chemin, nous parlera du pèlerinage à travers le temps et l'espace puis, viendra décembre et l'assemblée générale, où il sera temps de faire le bilan de cette année si singulière. Tout est prévu mais rien n'est certain sauf que le port du masque est obligatoire, que le respect de la distanciation sociale nous obligera pour un temps à quitter la convivialité de la Casa à Palabres pour l'anonymat d'une salle de la MVA et que, quoiqu'il en soit, nous nous retrouverons.

Ultreïa

Catherine Casanova

SOMMAIRE

- ◆ Le mot de la Présidente
- ◆ Et après...
- ◆ Le grégorien résonance de l'âme
- ◆ Roncevaux et l'Histoire
- ◆ Portage du sac
- ◆ Ecrire c'est marcher à pieds
- ◆ Le coin du lecteur
- ◆ Sylvain Tesson
- ◆ Journée des associations
- ◆ Coïncidences
- ◆ Des soleils encore verts
- ◆ Echo de notre terroir
- ◆ La recette



Le 1^{er} janvier 2020, nous nous souhaitions une bonne et heureuse année, riche en découvertes, riche en voyages et en amitiés. Pour certains d'entre nous, le projet d'un départ sur un des chemins de Compostelle faisait partie des souhaits échangés. On parlait bien d'une grippe qui touchait la Chine, mais c'était loin, très loin, trop loin...

Puis les choses se sont enchaînées à la vitesse de la propagation du virus dans notre monde où la modernité a réduit les distances comme peau de chagrin.

Nos amis italiens et espagnols ont été les premiers à se confronter à cette grippe qui rapidement a pris le nom d'épidémie pour devenir pandémie, alors que nous profitions des premiers beaux jours printaniers. Puis vint le 16 mars et le passage en mode confiné, d'abord pour 15 jours, puis un mois, puis deux mois.

Finis les envies et les projets de marcher, de découvrir la liberté de partir sans contrainte que procurent les chemins ... En fait, notre liberté s'est réduite à sortir au maximum une heure par jour sans dépasser le kilomètre fatidique. Comme aurait pu le dire Cyrano de Bergerac : "Un kilomètre, Monsieur, mais c'est un peu court..."

Les jours ont passé et, confinés dans nos appartements ou maisons, beaucoup d'entre nous ont redécouvert des joies simples, des valeurs qui semblaient appartenir au passé, à conjuguer les verbes avec le "nous" plutôt que le "je".

Solidarité, convivialité, attention aux autres ont pris la forme d'applaudissements à 20 heures, prise en charge des voisins les plus faibles, fabrication bénévole de masques ...

Nous avons ré-appris à nous passer du superflu, d'apprécier l'essentiel, redécouvrir des joies simples, même si tout n'était pas facile pour tout le monde. Alors, si nous n'avons pas pu marcher sur les chemins de terre, nous avons pu partager un chemin de confinement, rempli de petits gestes, avec ceux qui nous entouraient.

Le 11 mai, nous avons ressenti comme une forme de libération, nous avons franchi le cap du déconfinement, plus de liberté, mais ... surveillée. Ce maudit virus, s'il n'a pas infecté tous les corps a certainement touché tous les esprits. Il nous faudra certainement du temps, lorsque la situation se sera normalisée, pour reprendre les gestes quotidiens.

Avec cette légère brise de liberté, nous sentons revenir l'espoir de réaliser nos projets que nous avons mis sous silence pendant deux mois. Partir sur le Chemin, redécouvrir cette sensation de liberté, certes pas tout de suite mais en juillet ou en août. Et on se prend à rêver, et pourquoi pas franchir à nouveau le Col de Roncevaux, fouler la Meseta et ses immenses champs de blé dont les épis se dorent au soleil, monter à O'Cebreiro et redécouvrir Compostelle depuis Monte del Gozo Mais ce rêve nous semble encore un peu lointain.

Au sein des associations jacquaires, après avoir essayé de

maintenir un contact avec les adhérents durant toute la période de confinement en faisant preuve d'originalité et d'inventivité, nous sommes passés à la phase d'après : Comment redémarre-t-on les accueils, les activités... ? Bref, ce qui fait la raison d'être de nos associations.

Nos amis espagnols étudient les mesures à prendre pour pouvoir rouvrir le Camino dans de bonnes conditions. L'exercice de vouloir associer gestes barrière et convivialité, distanciation et vie en commun n'est pas simple et tient quelquefois d'une équation qui semble impossible à résoudre. Le même exercice est en cours chez nous au niveau des gîtes, des hospitaliers, des accueils. Comment faire rimer liberté et contraintes sanitaires !

Des quatre coins de la planète des messages de soutien au Camino affluent...

Puis, va venir le temps où nos associations vont reprendre leurs activités, accueillir et conseiller les futurs pèlerins, partager une randonnée ou simplement nous retrouver pour un moment de convivialité. Oui, la vie reprendra, certes avec quelques restrictions au début, puis....

Alors oui, nous allons retrouver le Chemin avec tout ce qui fait sa beauté, ses paysages, ses rencontres impossibles, la générosité des accueils pèlerins, ses peines mais aussi et surtout ses joies ...

Alors, espérons que nous n'oublierons pas ce que nous avons vécu, qu'un méchant virus a mis un grand coup d'arrêt à notre société consumériste où malheureusement, le "toujours plus" prime sur la reconnaissance de ce que l'on a. Et si pour le Chemin, il en allait de même ? N'est-il pas, petit à petit, en train de devenir une destination touristique où la facilitation et la recherche de plus de confort fait oublier l'essence même du Chemin ?

Le rôle, plus que jamais, des associations jacquaires est de maintenir vivantes et présentes les valeurs de ce Chemin millénaire, d'apporter à certains la joie du dépassement de soi, d'un retour à des modes de vie simples, débarrassés de ce qui les encombre, de prendre le temps d'échanger avec l'autre qu'on n'avait jamais rencontré mais qu'on a l'impression de connaître depuis toujours, de goûter au plaisir d'un accueil chaleureux après une étape harassante sous le soleil...

"Ce qui est le plus important dans la vie, c'est de donner à quelqu'un un peu de bonheur". (Alice Parizeau)

Texte de

Jacques Chauty, président de Compostelle 2000





Chef d'œuvre du patrimoine musical de l'Humanité, le chant grégorien résulte de la rencontre profonde du meilleur des deux grandes cultures de l'Antiquité chrétienne : Rome et l'Orient.

C'est le chant liturgique officiel de l'Eglise catholique. Se chantant en une seule voix liée au texte latin, sans mesure il est appelé « monodique ».

Sa première source chantée date du VIII^e siècle. La légende d'attribuer l'origine de ce chant au pape Grégoire le Grand (VI^e siècle) n'est toutefois que pure tradition, à l'exception près que ce saint pape a été l'unificateur de ce chant céleste et qu'il lui a donné de ce fait son nom.

Mais d'où vient donc vraiment ce chant sacré hors d'âge?

En l'état des nouvelles recherches, il ressort qu'il serait né dans la synagogue au début de l'ère chrétienne. Mais, petit à petit, avec l'évangélisation des « gentils » ce n'est plus dans la synagogue mais dans l'église latine de Rome qu'il va acquérir son identité. Il a vraiment pris sa vraie indépendance en catholicité en prenant le meilleur de la religion juive.

Son âge d'or se situe entre les VI et VIII^e siècles (avant l'écriture) car il faut bien savoir que, avant cette période, il n'y avait ni notation ni portée musicale : seule la mémoire orale suffisait à sa perpétuation.

Toutefois il va se transformer avec l'apparition de la polyphonie et son évolution va s'accélérer du X au XII^e siècle par l'augmentation du volume des lieux de cultes (cathédrales) et surtout par l'apparition du contrepoint inventé dans le monde occidental. Les musiciens ont été transportés d'admiration en découvrant éblouis la dimension que ce chant donnait à leur créativité.

Mais il y a un revers à la médaille car au fil du temps, notamment à la période baroque et à l'esprit de la Réforme protestante au XVI^e siècle, il va peu à peu perdre son phrasé, sa mélodie et surtout son rythme, bref, son « âme » –

Ainsi, défiguré et dénaturé, il perd sa puissance d'expression au service de la liturgie.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'il va retrouver sa splendeur grâce aux moines de l'abbaye bénédictine de Saint Pierre de Solesmes sous la houlette de Dom Guéranger (1805-1875). Leur travail de restauration, de recherche et de décryptage des manuscrits dans les bibliothèques européennes a été considérable. Qu'ils en soient remerciés ainsi que le pape Saint Pie X qui a, avec autorité, obligé les musiciens à se ranger sous la bannière de Solesmes.

Ainsi ce trésor d'un autre âge a pu être sauvé car il faut bien savoir qu'il ne réjouit pas seulement les oreilles. A qui sait se mettre en condition pour son écoute, il conduit, en douceur, vers les rives du silence, de la concentration puis de la contemplation, apaisant ainsi les tumultes inté-

rieurs. Et n'est-ce pas ce dont nous avons tous besoin ?.

Anne-Marie PEREZ

Glossaire très abrégé :

Chant monodique ou plain-chant (avant le IX^e siècle) : tout le chœur chante la même chose a capella – le chant suit la respiration – pas de mesure – pas de rythme

Chant polyphonique et contrepoint (à partir du IX^e siècle) : chant à plusieurs voix ensemble

Neumes : signe de notation musicale du chant grégorien à partir du IX^e siècle et durant tout le Moyen Age.





Voici le texte gravé sur la stèle qui se trouve un peu avant la fontaine de Roland, sur la route de Roncevaux. (Camino Frances)

Le temps est bien maussade ce matin, aux portes de St Jean-Pied- de Port et Jérôme marche.

Dans la montée vers Honto, le petit crachin se mêle sur son visage aux perles de sueur.

Il disparaît bientôt nappé dans le brouillard, tel un passe-muraille : dans ce tunnel blanchâtre, hors son bâton, ses chaussures et un bout d'asphalte, rien ne peut le distraire.

Le silence extérieur rend ses pensées presque bruyantes. D'ailleurs qu'importe le soleil ou la pluie, le silence ou le bruit, le jour ou la nuit. La route est encore longue qui mène à Saint Jacques en Galice.

Il est bientôt 9h, ce 25 juillet, et Jérôme marche toujours.

Une croix de pierre. Il quitte la route dure, noire, et s'engage sur l'herbe rase qui tapisse la trace de l'antique chemin. Insensiblement, le brouillard devient brume. Il se dissipe sagement, en caressant les rochers de Leizar Atheka. Il les enveloppe et transforme leurs contours en derviches fantômes : Jérôme le pèlerin, devine par instants fugaces le disque pâle du soleil : au beau milieu du chemin, fatigué, il pose son sac, s'assoie et se cale contre lui. Ses yeux se ferment lentement sur l'armée des petits hêtres embusquée en face, à dix pas.

En face, à dix pas, Valerius Cornivus, le vieux centurion de la Legio III Flavia, sourit : il retourne par ces monts en Aquitaine : lui reviennent en mémoire les combats, et sa blessure en Cantabrie. Le regard du consul Octavius Augustus, et ce sourire de la belle Ibère sur le pont de Deobriga.

Tout près du ravin, Bernard-Antoine Carrère grimace : là, ce 25 juillet 1813, un furieux coup de sabre anglais lui en-

lève la moitié de l'avant-bras : tant de campagnes glorieuses avec son 50ème de ligne sans une égratignure, tant de batailles victorieuses, d'Ulm à Salamanque, pour vieillir - demi-solde et presque manchot.

Et là, à dix pas, l'émir Abb-al-Rahman al-Gateki prie et remercie Allah : entre ces deux rochers et bien au-delà, l'herbe a disparu sous les sabots des innombrables montures de son invincible armée : et bien loin, vers Poitiers, Charles dit Martel, duc d'Austrasie, prie et implore l'aide de Dieu.

Un peu en contrebas, Arzain Zahar médite. L'Orhy pour horizon; sa seule fortune, c'est ce petit troupeau qu'il accompagne de croupes en vallons : sa vie et sa mort sont ici : et au centre du cercle de pierres, là-bas, gisent les charbons du bûcher : le bûcher qui consommait, il y a de longues lunes la dépouille de son père.

Un cheval hennit. Jérôme esquisse un léger sursaut : une vague impression de gorge sèche, il somnole.

Non loin du passage étroit, Aymeri Picaud boit. Sa calebasse est presque vide, son estomac aussi : le baluchon se fait lourd et les lieues longues vers Compostelle : où est donc ce fameux prieuré de Roncevaux et son pain frais, sa soupe odorante, son vin rubis, et sa paille souple ?

A dix pas aussi, Charles Dinigo se cache : La Gestapo à ses trousse, vingt ans et l'envie de se battre : aux tortures du tord du Hâ, mieux vaut l'arrestation par Carlos Sanchez, le garde civil franquiste qui surveille, de sa cahute, la frontière à Bentarte : ...le camp de Mirandas, Gibraltar et qui sait ? peut-être à Londres.

Là-haut, à mille pas, Loup, duc de Vasconie, patiente : de la crête du Xangoa, il voit toute l'armée du Grand Charles : de l'avant, où sont des fantassins francs avec les otages, basques et musulmans.

Jusqu'aux mules à l'arrière, chargées du butin pris aux navarrais à Pampelune :

Dans une heure, au milieu d'une tourmente de rocs et de traits, Roland agonisera et avec lui, Eggihard et Anselme et bien d'autres.

Tout près, sur le chemin, Jeanne tremble. Le convoi de chariots et de voitures est bloqué par la neige. Son Altesse, la princesse Elisabeth de Valois, promise au maître de toutes les Espagnes, Philippe II, est fiévreuse. Jeanne lui sert la potion prescrite par sieur Gaston Moncade, le chirurgien : elle la goutte, grimace et la jette à dix pas.

A dix pas, à cent pas, à mille pas, la brume disparaît la brume a disparu : le soleil réchauffe le visage de Jérôme : sa mémoire se fond dans la Mémoire, son histoire dans l'Histoire.

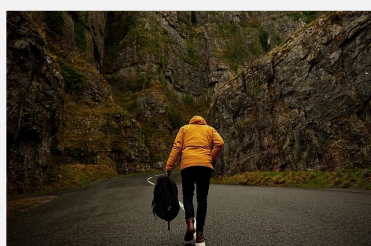
Il ouvre doucement les yeux, il a soif : le parfum de Jeanne danse dans la brise du sud : quelque part, la clochette d'Aymeri tinte a capella : vers Elizachar, un cheval hennit.

Il est temps de suivre son chemin..

<http://www.chemin-compostelle.info/recits/stele-roncevaux-pelerinage-compostelle.php>



Que penser du transport des sacs à dos sur le Chemin de Compostelle ?



La première fois que nous avons été confrontés à une proposition de transport des sacs à dos d'une auberge à une autre date de notre premier pèlerinage en 1990. C'est dire que le phénomène n'est pas nouveau.

S'il n'est pas nouveau, il a par contre pris aujourd'hui une ampleur considérable. En 1990, sur tout le chemin, nous n'avons été témoin d'une proposition de transport qu'une seule fois : c'était le 11 août 1990 à Villafranca del Bierzo où Jesús Jato, figure bien connue d'hospitalier de la première heure, offrait à ceux qui le souhaitaient de transporter les sacs jusqu'au Cebreiro, ce que certains acceptaient par crainte de l'étape réputée assez dure.

Ce transport initialement rare et plutôt le fait de certains gestionnaires d'auberge s'est progressivement multiplié et diversifié. D'abord à l'initiative de propriétaires de taxis, puis par la création de sociétés de transport se spécialisant dans ce domaine et puis par des agences organisant ce transport tout au long des chemins et offrant encore d'autres services. On trouvera ci-dessous quelques unes de ces entreprises commerciales (1).

Les prix demandés sont variables : dépendant notamment de la période de l'année et du nombre de fois que le service est commandé ; ces prix en saison varient le plus souvent de 7 à 4 € par étape.

La poste espagnole est devenue une concurrente sérieuse en offrant le transport sur les principaux chemins en Espagne et en demandant par exemple 20 € pour le transport des bagages entre Sarria et Santiago (2). (En 2019, Sarria a été le point de départ de 27% des pèlerin.e.s demandant la « compostela »)(3).

La concurrence augmentant, le choix d'un service va de plus en plus dépendre de la publicité qui en est faite et celle-ci s'est donc également développée sur les chemins par affiches et cartes « abandonnées » de-ci de-là .

Que penser de tout cela ?

Disons d'abord qu'il est parfaitement justifié et compréhensible qu'une personne dont la condition physique ne lui permet pas de porter son sac à dos (âge, problèmes articulaires, autre situation de handicap) fasse appel à ce service.

Mais au-delà de ces situations bien précises ?

On entend souvent dire « *mon dos ne me permet pas de porter un sac à dos* » par des personnes qui ne présentent aucun trouble physique particulier. Cette affirmation est très rarement fondée car le sac ne se porte pas sur le dos mais pour près des 3/4 de son poids, sur les hanches (4), le reste sur les épaules (mais en ne faisant pas appel aux muscles du dos, mais bien aux muscles antérieurs du corps pour compenser la traction du sac vers l'arrière).

Revenons à la question : que penser de ce transport régulier des sacs à dos pour des personnes dont la condition physique n'empêche pas le port d'un sac ? Ou plus précisément exprimé : « *qu'est-ce que je pense de cela ?* ».

En ne répondant pas à cette question par la réponse rituelle « *à chacun son chemin* », je sais que je risque grandement de me faire honnir par certains et traiter de tous les noms par d'autres. Je me risque néanmoins...

N'est-ce pas une dérive du sens du pèlerinage vers une nouvelle forme de tourisme ? Un tourisme pèlerin.

On recherche sans conteste dans ce transport une facilitation du voyage, un allègement de la fatigue, un plus grand confort... Loin de moi l'idée que le pèlerinage doit être pénible pour être authentique. J'ai d'ailleurs précédemment écrit un article allant dans le sens contraire (5).

Cette dérive est d'autant plus évidente lorsque l'on constate que parmi les sacs transportés, on trouve de plus en plus de sacs de voyage et d'autres bagages plus volumineux (le poids maximum d'un bagage varie de 15 à 20 Kg !). Bagages qui permettent de ne plus devoir faire de lessive journalière, qui permettent de mettre le soir des vêtements plus « luxueux » que ceux des pèlerin.e.s lambda qui eux portent leur sac à dos et donc cherchent l'allègement...

Certaines des caractéristiques importantes du pèlerinage ne sont-elles pas d'ailleurs le fait de s'alléger des choses moins essentielles, de vivre des moments de plus grand détachement de plus grande simplicité et oserais-je le dire... d'une plus grande austérité permettant par là une plus grande attention à soi-même et aux autres ?

Ce qui distingue aussi les « sans sac » de ceux et celles qui le portent, c'est le fait d'être liés à leur « tour opérateur ». En effet ayant défini leur point de chute, ils y sont liés et ne peuvent plus improviser en allongeant ou raccourcissant leur étape (pour ne pas quitter d'autres pèlerin.e.s avec lequel.le.s ils auraient sympathisé ou pour toute autre raison) comme peuvent le faire ceux et celles qui portent leur sac. De plus si le choix de l'hébergement s'est porté sur une auberge publique, le dépôt du sac devant l'auberge perturbe l'ordre de priorité que constitue la file des sacs... et fera dire à certains qu'il y a de la triche... (Les auberges de la Junte de Galice n'autorisent d'ailleurs pas la prise et le dépôt de sacs à dos par des transporteurs et l'ACIR (6) recommande à ceux et celles qui font transporter leur sac de choisir un hébergement autre que ceux spécifiquement destinés aux pèlerins).

En conclusion : oui, cette dérive engendre deux familles différentes : la famille des pèlerins qui portent leur sac à dos et la famille de ceux et celles qui se rapprochent de plus en plus du touriste...



Écrire, cela prend du temps ; et un temps que l'on ne peut réduire car la page écrite est faite de cela, du temps que l'on a mis à l'écrire. Écrire, c'est marcher à pied, cela dure un temps que l'on ne peut écourter, que l'on ne peut résumer, car ce chemin où l'on va, on doit le parcourir dans sa totalité, sans rien ôter, pas après pas.

Écrire un livre, c'est comme voyager à pied, comme aller à Saint-Jacques par le chemin, et on mettra des mois à en venir à bout, chaque jour presque semblable à tous les autres, chaque jour on en fait un petit bout, et on n'en voit jamais la fin.

Parfois, avec un peu de cruauté, le chemin passe par une hauteur où la vue est dégagée, et l'on voit derrière soi ce qui a été fait ; et on voit devant soi le moutonnement bleuté de ce qui reste à franchir, on ne voit pas très bien car c'est loin, et derrière la prochaine colline s'élève encore une colline. Le chemin ne se fait pas en un jour, on le sait ; on n'ira pas plus vite que le rythme de ses pas, on le sait encore ; mais c'est lent. Le but se rapproche, on le sait aussi, mais c'est si loin.

Pendant toute l'écriture d'un livre on imagine que l'instant de le finir sera un brusque incendie de joie. Mais on travaille si lentement, avec tant d'hésitations, que l'on ne s'aperçoit pas du moment de la fin. On relit, on corrige, et puis un certain jour qui n'est pas différent des autres, on juge que ça suffit comme ça. On enregistre, on ferme. Cela ne produit pas de joie, juste un soupir, et un léger vide. [...]

Écrire des livres, c'est randonner à pied, on ne peut manquer un seul pas, et cela prend beaucoup de temps.

Heureux ceux qui écrivent court, ce n'est pas un voyage, c'est un pique-nique, un tour du lac et revenir le soir ; heureux sont-ils, ceux-là qui écrivent court, ils courent, ils volent, ils savent où ils vont, ils voient le but, ils savent quand ils arrivent, et n'en font pas toute une histoire. Ils recommenceront demain. Ceux qui écrivent long ne font que marcher.

Alexis Jennis « Le chemin de l'écriture »

Proposé par Marie Gauchet





Le coin du lecteur

Ne marche pas devant moi, je ne te suivrai peut-être pas.

Ne marche pas derrière moi, je ne te guiderai peut-être pas.

Marche à côté de moi et sois simplement mon amie.

Albert Camus

Livre : « Va, pèlerin ! »

Résumé : "À 70 ans, Christophe Cambillard a parcouru 1 600 km à pied jusqu'à Compostelle, en Espagne. Il nous raconte ses souvenirs depuis son départ du Carmel de Bessines, près de Niort : les émotions nées des rencontres, la beauté des paysages, sa propre fragilité dans l'épreuve, l'importance des autres." (Extrait du journal « D'un pont à l'autre », paroisse de Montmorillon, Vienne, décembre 2019)

« Sur le chemin, je reçois ce qui m'est donné et uniquement cela : je découvre les lieux, je n'ai rendez-vous avec personne et je rencontre mon prochain fortuitement, les hébergements sont souvent des surprises, les menus rarement au choix. Rien n'est planifié, ni organisé : je me laisse porter par le chemin qui se déroule sans fin. Au départ de mon pèlerinage je suis resté concentré sur le but, Saint-Jacques-de-Compostelle, et sur la destination de l'étape du jour. Seulement à partir du sixième jour de marche, juste après L'Isle-Jourdain, je découvre que l'important c'est le chemin. J'éprouve alors le besoin de me rappeler ce que je suis en train de vivre : les paysages, le chemin, les personnes rencontrées. J'entre en contemplation de ce chemin, de tout ce qu'il me donne au long de ces journées. Quand je suis chez moi, à la maison, je m'organise, je planifie, j'ai un programme, un horaire, et quand j'ai besoin de quelque chose je me sers. Sur le chemin tout cela n'existe pas, je reçois ce qui m'est donné et uniquement cela : je découvre les lieux, je n'ai rendez-vous avec personne et je rencontre mon prochain fortuitement, les hébergements sont souvent des surprises, les menus rarement au choix. Rien n'est planifié, ni organisé : je me laisse porter par le chemin qui se déroule sans fin. »

Ouvrage disponible en e-book, renseignements auprès de M. Christophe Cambillard c.cambillard@gmail.com

Article du Camino, juillet 2020



Journée des Associations

JOURNEE DES ASSOCIATIONS – LE 5 SEPTEMBRE 2020 – UNE BONNE MANIERE DE SE RETROUVER !

Nous serons installés sur la place MORGAN et nous aurons le plaisir de vous rencontrer entre 9h et 17h.

Venez nombreux,..... Echanges,.... Sourires.... etProjets..... seront de mise.



Écrivain, aventurier, il est devenu l'un des grands de la littérature française. En prenant soin de ne pas abîmer sa vie de solitaire, loin des obligations d'un monde qu'il exècre. Gravement blessé lors d'une chute, il a repris l'escalade et confesse avoir un appétit de vie considérable

Vous racontez Rimbaud durant cet été à la radio. Vous êtes plus fasciné par l'écrivain ou par l'aventurier ?

Ma réponse est catégorique, c'est l'écrivain qui m'intéresse. L'aventurier Rimbaud n'est pas sympathique, ni enthousiasmant. Son aventure est une fuite et son voyage n'est qu'une douleur. Sa poudre d'escampette est une poudre aux yeux, une illusion permanente...

Vous partagez avec lui ce besoin « d'exil intérieur » ?

Oui. Verlaine l'appelait l'homme aux semelles de vent mais on pourrait l'appeler l'homme aux semelles de braises. C'est-à-dire que la route le démangeait. L'exil intérieur s'explique par le fait qu'il cherchait à fuir. À fuir sa mère, à fuir la société et à fuir probablement son propre génie.

Vous qui partez souvent, avez-vous le sentiment de fuir, au sens noble du terme ?

Vous avez raison de rajouter au sens noble... Tous les voyageurs répugnent à le dire parce que ce n'est pas très noble de dire qu'on fuit. Je suis très lucide sur moi-même et je n'ai aucune honte à dire que je fuis en voyageant. Je fuis l'ennui et je fuis l'obligation de me soumettre au diktat du nouvel ordre, de la nouvelle société. C'est le diktat à la machine, le diktat de l'administration, enfin tout ce qui nous emprisonne...

Vous n'êtes pas fait pour le monde dans lequel vous vivez, où est-ce le contraire ?

Il y a une manière plus ou moins orgueilleuse de dire les choses (rires) ! Je considère que je ne suis pas fait pour ce monde. Je suis totalement inadapté à un monde qui est gouverné par un ordre cybernétique, mercantile, sanitaire, sécuritaire et technique. Cela ne m'intéresse pas donc pour moi « c'est courage fuyons ! »

C'est une souffrance ou bien une jubilation, car vous avez le talent de faire autre chose ?

Ma réponse est très banale, mais on essaie toujours de corriger sa souffrance, sa douleur, sa nostalgie, sa tristesse ou sa mélancolie par un appétit de la vie. J'ai encore un appétit considérable qui masque ma douleur. J'ai encore plus faim qu'envie de pleurer.

Vous dites que « le plus court chemin qui vous mène à vous conduit d'abord au tour du monde ». L'une des conséquences de la pandémie semble justement de tendre vers une limitation des voyages lointains. Cela vous inspire quoi ?

C'est une phrase du philosophe allemand Hermann von Keyserling. Je ne ressens rien de tout le malheur qui s'est abattu sur le monde. La pandémie n'a pas tellement changé ma façon d'être puisque j'ai bâti ma vie pour essayer de vivre

selon les modalités du silence et de la solitude.

C'est-à-dire tout ce que propose la mise en quarantaine de l'humanité. Cela dit, on est assez nombreux à se rendre compte que la société s'est mise à vivre comme nous. Évidemment, on vit plus ou moins bien la quarantaine selon les rapports que l'on entretient avec la solitude. Usant des précautions d'usage socio-économique - sinon on ne peut plus rien dire ! -, j'ajoute naturellement que, lorsque l'on est bien disposé économiquement, c'est beaucoup plus agréable. Ceci étant dit, on peut ajouter que l'axe d'inégalité ne passe pas uniquement par les conditions socio-économiques mais également par le rapport que nous entretenons avec le temps et la vie intérieure.

Peut-on marcher dans sa tête ?

Je ne pense pas. Je suis un être profondément organique. Je crois au bénéfique de l'effort musculaire comme je crois aussi que l'inspiration est inscrite sur la route. Rimbaud, poète d'une grande sensibilité, a été un homme de la marche et du chemin, de la forêt et du bivouac. Il en est même mort en poussant son squelette jusqu'au bout. Tout cela pour dire que je ne crois pas que l'on puisse ne se nourrir que d'abstraction. Sauf si on est malade, mais dans ce cas on est Proust... Pour cela, il faut être un génie intérieur tel que le siècle n'en offre qu'un ou deux spécimens !

Et écrire en marchant ?

Oui. J'ai besoin du contact profond avec la nature et de la thermodynamique de la marche : quand on fait un effort, les idées naissent. Je vous confirme que je suis un être condamné au réel. Je suis conduit par la perception de mes sens car je crois que l'aventure est d'abord une proposition sensorielle. Après, libre à nous, selon nos possibilités de transformer cet extraordinaire bouquet de sensations en une expérience spirituelle.

Pour écrire, je pars toujours de ce que j'éprouve. Je ne suis pas un romancier, je ne suis pas non plus un être de concept et d'idéologie. Je n'ai aucune difficulté à savoir ce que je sens, mais j'en ai beaucoup à savoir ce que je pense, ce que je crois. Je préfère voir que croire et sentir que penser. En cela je suis donc un être superficiel.

Votre notoriété s'est considérablement amplifiée depuis le prix Renaudot (2). Cela change quoi pour vous ?

Strictement rien ! Ça ne change rien dans mon organisation de vie. Cela ne me fait en tout cas pas tourner la tête, car comme je me la suis fracturée, elle tourne moins... Je refais ce qui est vraiment constitutif de ma vie, à savoir l'escalade de parois rocheuses. C'est pour moi la plus belle façon de tourner le dos au monde. Bien sûr que la récompense est très agréable, mais je suis prémuni de la vanité car je passe ma vie à lire et donc à me rendre compte que je suis encore très loin de mériter la faveur qu'on m'accorde.

Il faudrait pour cela un meilleur écrivain. Il y a un vrai malentendu sur des conditions que je ne comprends pas encore. Cette faveur éditoriale repose sur une épicerie - certains disent une économie - qui commande de sacrifier à sa petite scénographie, au carnaval de la représentation. Je suis lucide de tout cela et ma vie n'est pas du tout là. qu'aux ensembles, à l'atome qu'aux masses.

Propos recueillis par Philippe Minard/ALP

Suite sur : <https://corsematin.com/articles/sylvain-tesson-jai-un-appetit-considerable-qui-masque-ma-douleur-111643>

Proposé par Lionel Baccou



QUEL HASARD !!!!

Si le confinement n'a pas toujours été bien vécu il a eu quelques côtés ludiques

En effet, en faisant du tri ces jours derniers dans ma documentation, je suis tombée sur un article de l'histoire des Etats-Unis, intitulé « Qui croit aux coïncidences ? ».

Après avoir vérifié bien sûr la véracité du contenu, je vous propose de le partager :

Abraham Lincoln fut élu au Congrès en 1846 – John Kennedy en 1946

Abraham Lincoln fut élu président en 1860 – John Kennedy en 1960

Les noms de Lincoln et Kennedy contiennent chacun 7 lettres

Tous les deux luttèrent pour les droits civils

Les deux présidents furent assassinés un Vendredi

Les deux présidents furent touchés à la tête

La secrétaire de Kennedy s'appelait Lincoln

Leurs deux successeurs s'appelaient Johnson

Andrew Johnson, qui succéda à Lincoln, était né en 1808 – Lyndon Johnson, qui succéda à Kennedy, était né en 1908

Kennedy fut tué dans une voiture de marque « Lincoln ».

Etonnant, non ?

Anne-Marie PEREZ



Comme des Soleils encore verts

Plus loin plus loin que nous

Forgés d'autres mythes

Se hisseront des soleils

A face insoupçonnée !

Saignant de toutes nos plaies

Gonflés de nos racines

Se leveront d'autres soleils

Des soleils encore verts !

Un poème plein d'espoir d'Andrée Chédid (1920-2011) qui caresse et réchauffe proposé par Anne-Marie Pérez



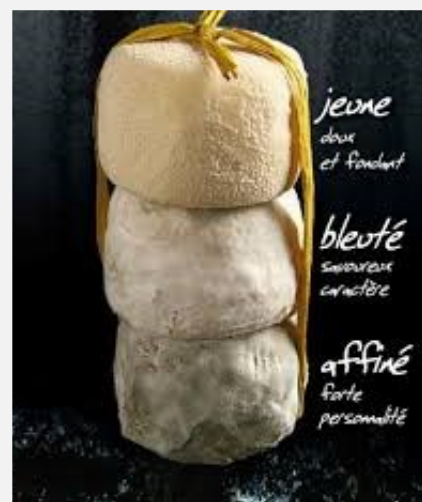
Connaissez-vous ce trésor élaboré depuis le XVI^e siècle conçu et produit en Berry, au pied de la belle ville de Sancerre dans un petit village appelé Chavignol ?

Il s'agit de ce fameux crottin dont les paysans berrichons sont si fiers.

C'est un petit fromage de chèvre de forme cylindrique, bombé, d'un diamètre d'environ 6 cm, à bords arrondis, haut de 3 à 5 cm, à croûte naturelle fine et fleurie.

L'origine de son nom « crottin » date de 1829 et fait référence à une petite lampe à huile en terre cuite appelée « crot » qui fut son premier moule.

Depuis 1996 il est labélisé AOP et ses 106 producteurs commercialisent chaque année 822 tonnes de Chavignol – c'est 14 millions de crottins qui sont vendus sur les marchés ou chez les affineurs.



Son goût : du doux ou « mi-sec » (10 jours d'affinage) jusqu'au fort ou « repassé » (le plus affiné) en passant par le « bleuté » et le « bleu » chacun avec des arômes bien spécifiques dont le degré va « crescendo » en fonction de la durée d'affinage.

Surtout, ne pas hésiter, si ce n'est déjà fait, à le déguster avec un bon verre de Sancerre blanc

ou Pouilly fumé servi à 10°.

Anne-Marie PEREZ



La recette : tarte courgette et crottin de Chavignol

2 courgettes, 1 crottin de Chavignol, Huile d'olive, 2 œufs, 100 ml de lait, 100 ml de crème liquide, Sel & poivre, 1 rouleau de pâte brisée. Préchauffer le four à 180°C.

Après avoir abaissé votre pâte à l'aide d'un rouleau, couvrir le fond de votre moule avec du papier sulfurisé. Remplir de petites billes (ou de riz ou de haricots secs), enfourner +/- 20 mn. Au bout de ce temps, sortir la pâte du four et la débarrasser des billes et du papier sulfurisé avant de l'enfourner à nouveau +/- 7 mn afin de dorer le fond de tarte. Réserver. Pendant ce temps, laver et essuyer les courgettes, les émincer en fines tranches. Dans une poêle à fond épais, mettre un peu d'huile à chauffer et cuire rapidement les rondelles de courgettes. Couper le fromage en rondelles. Dans une casserole, mélanger le lait avec la crème liquide et faire légèrement chauffer. Dans un cul de poule, battre les œufs en omelette, verser le mélange lait/crème, fouetter pour bien mélanger, saler et poivrer au goût. Sur le fond de tarte, déposer joliment les rondelles de courgettes en alternant avec celles de fromage avant de verser délicatement l'appareil. Enfourner +/- 20 à 25 mn, selon votre four, en surveillant la cuisson, le dessus doit être légèrement doré.

A la sortie du four, laisser tiédir sur une grille, servir... et se régaler !

